

International Review of Community Development Revue internationale d'action communautaire



Le verre et le verbe

Pierre Bernardin

Éducatons permanentes en mouvement ?

Numéro 9 (49), printemps 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1034707ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1034707ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (imprimé)

2369-6400 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bernardin, P. (1983). Le verre et le verbe. *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, (9), 18–19.
<https://doi.org/10.7202/1034707ar>

Tous droits réservés © Lien social et Politiques, 1983

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Le verre et le verbe

Ce n'est pas une fable que je désire écrire, c'est quelque chose de fabuleux que je vis présentement; je constate que tailler le verre et écrire à mon sujet, c'est la même chose.

Tant et aussi longtemps que j'ai crant le verre, je ne l'ai pas taillé correctement ni évité les sanglantes coupures. Décidé à maîtriser la matière, j'y trace des lignes, qui après le choc requis, me rendent un morceau aux formes désirées; j'en ramasse les particules résiduelles à pleines mains sans la moindre égratignure.

Je comprends maintenant pourquoi j'ai tardé à remettre à Gaston cet article qu'il m'avait demandé il y a déjà 3 semaines. J'étais alors heureux d'accepter de faire face à un nouveau défi alors qu'ensuite j'étais prêt à lui signaler que je laissais tomber. J'ai pourtant le verbe facile, je parviens maintenant à dire ce que je ressens. Alors, pourquoi m'est-il si difficile d'écrire? La raison en est simple, c'est la première fois. Je constate que pour écrire, comme dans tout, il faut commencer pour finir et souvent recommencer pour terminer. Alors, allons-y, brisons la glace!

Voilà, à 54 ans, je suis sans emploi depuis plus d'un an, malgré les efforts et les démarches multipliés en vue d'en obtenir un. Face aux attentes inutiles, aux faux espoirs, aux réponses qui ne viennent pas, conscient de l'inquiétude des miens à mon sujet, j'ai pris la décision de mettre fin à mes efforts afin de faire le vide, la mise au point. Il était grand temps et j'ai bien fait, car tout à la fois, je revais du souvenir de la gloire passée, des tâches bien accomplies, le regret de celles médiocres ou ratées, d'espoir de celles que je rêvais d'entreprendre éventuellement.

Il était temps, car à penser ainsi, j'ai réussi consciemment à glisser dans un état dépressif que j'avais pourtant jadis connu, suffisamment pour m'imposer sans plus tarder une pause qui rafraîchit. Ce qui plus est, ayant succombé il y a 5 ans à une crise cardiaque due au stress, je ne tenais pas à m'en payer une autre, constatant que je commençais à croire que ma présence sur

cette terre n'était pas essentielle. Là encore, j'y rattache une partie de ma vie où j'avais le bras musclé et le verre léger qui m'aidaient illusoirement à faire face à mes obligations. Ce souvenir qui remonte à près de 15 ans facilite la démarche entreprise, me permet d'analyser mon état actuel avec sobriété, réalisme, sans faux-fuyant.

Je constate que j'ai toujours vécu en fonction des autres, non en fonction de moi, question d'éducation reçue. Je réalise avec stupeur que j'ai négligé, fui ce "moi" parce que l'éducation inculquée le jugeait égoïste. Pourquoi être tant attentif au bon fonctionnement de la mécanique de mon automobile... vite au garage au moindre signe de défaillance ! La carrosserie rouille et ça ne me dérange pas. Dorénavant, je suis à l'écoute de "moi" moteur, ma carrosserie accusera bien son âge.

Et je commence maintenant à réellement vivre grâce à la halte que j'ai pu m'accorder en puisant dans les économies accumulées. Lorsqu'il m'arrive d'être malheureux parce que je ne puis gâter pécuniairement mes enfants et la compagne que j'adore, je me dis que pour le moment c'est ainsi, rien de plus, sinon je retournerai à ma façon d'agir d'antan. A mon grand étonnement, je réalise que les miens sont plus rassurés à mon sujet, le "moi" raisonne sûrement. Je connais le chemin parcouru, sais plus ce que je suis, qui je suis, reconnais mes capacités et limites actuelles et commence à avoir la certitude de l'orientation à prendre. Je n'irai pas vers la flamme de la bougie de l'utopie ; j'ai soufflé dessus et cru l'avoir éteint. Elle ressemble à ces bougies que l'on pose sur un gâteau d'anniversaire qui se rallument comme par magie : je serai conscient de sa présence, j'ignorerai sa lueur et sa chaleur, sinon... je suis cuit !

Rempli de capacités, je me retrouve dans la foule, heureux d'y être, agitant très haut le bras afin que l'on sache que je suis prêt à contribuer encore beaucoup.

Pierre Bernardin
8 décembre 1982.